61e ANNEE (7e SÉRIE) N° 49 6 DECEMBRE 1951

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Centenaire de la naissance de Foch. — II. S. André dans l'art. — III. Les pèlerinages au Moyen Age. — IV. Comment s'habillent les Noirs ? — V. L'Afrique sera-t-elle catholique ? — VI. L'état présent du catholicisme au Mexique. — VII. Comment Bergson a trouvé Dieu. — VIII. Bergson et l'immortalité de l'âme. — IX. Devons-nous continuer de prêcher et comment ? — X. Staline et le plan Marshall. — XI. Le centenaire de la mort de S. Léonard de Port-Maurice. — XII. Le centenaire de la naissance de Christophe Colomb.

I

L'histoire est la mémoire des peuples. C'est ce que l'on constate notamment dans la célébration fréquente des centenaires des grands hommes. Et certes au nombre des grands hommes dont s'honore l'histoire de France contemporaine, il faut compter Ferdinand Foch, né à Tarbes, le 2 octobre 1851. Il est sûrement le seul français qui ait cumulé les titres de maréchal de France, maréchal britannique et maréchal polonais. Le seul aussi qui ait sa statue équestre en plein centre de Londres.

Nul n'était mieux désigné pour célébrer le centenaire de sa naissance, dans *La Revue des deux mondes* (1er octobre 1951), que le général Weygand, qui fut son chef d'état-major préféré et qui lui a déjà consacré un important ouvrage.

« A vingt ans, écrit-il au moment où il va entrer à l'Ecole polytechnique, Ferdinand Foch est un garçon solide, de taille moyenne, bien planté ; son visage allongé est dominé par un large front sous lequel les arcades creusent des orbites profondes qu'éclaire un regard d'un éclat particulier. »

Telle est l'enveloppe. Mais au-dedans qu'y a-t-il ? Un de ses condisciples, le futur historien Lenôtre, le définit en deux mots : « impétueux, mais pensif ». Il est rare que la vie entière confirme l'impression recueillie sur un visage de vingt ans. Foch fut comme homme exactement ce qu'il était comme adolescent. Il sera un homme complet, un homme équilibré. Il saura unir la réflexion calme, patiente, attentive au moindre détail et considérant tout l'ensemble, à l'action ardente, tenace, parfois foudroyante, toujours énergique. Il aura à la fois le *savoir* et le *caractère*. Les deux sont nécessaires, car « sans le *savoir*, note Weygand, le caractère, faute de base, s'effondre ». Mais le savoir ne s'acquiert que par le travail.

Il y a donc eu deux périodes dans la vie de Foch, l'une faite de travail acharné, dans les diverses écoles de formation, puis au régiment, enfin à l'Ecole de Guerre, où il revient lorsqu'il est lui-même devenu un maître, où il ose penser par lui-même, où il ajoute ses propres expériences et ses propres enseignements à ceux du passé.

« Il est émouvant, dit Weygand, de revoir alignés dans la bibliothèque de son manoir de Troffeunteuniou les vieux exemplaires de traités de tactique et de stratégie, fatigués d'avoir été lus, relus, maniés et annotés par lui. Mais il n'est pas homme à se contenter de formules, quel qu'en soit l'auteur. Il ferme les livres et médite sur l'histoire pour y découvrir les secrets de la victoire et de la grandeur des Nations. »

Et il arrive à cette conclusion d'autant plus essentielle qu'elle ne s'applique pas seulement à l'art de la guerre, mais à toute la vie et à toute vie, à savoir que la vertu indispensable, en dehors et au-dessus de la science, c'est le *caractère*. Mais qu'est-ce qu'on entend, qu'est-ce qu'il entend lui-même par le *caractère?* C'est cette disposition fondamentale de l'âme

« qui donne à l'homme le courage d'affirmer ses convictions, la volonté d'y conformer ses actes, l'énergie de travailler sans relâche à atteindre le but fixé, malgré les contradictions, les obstacles, les risques ; en un mot de prendre des responsabilités. »

Appliquez cela au domaine spirituel, le *caractère* est le point de départ, avec l'aide de Dieu, vers la sainteté. Dans l'art militaire, le caractère et le savoir font les grands chefs. Point d'actes relâchés — *actus remissi* — point de tiédeur, dirait un directeur spirituel. Il s'agit, en toutes choses, de « faire ce que l'on peut, avec ce que l'on sait ». Il s'agit de s'engager toujours tout entier et à fond. L'obéissance et la discipline, dans un tel enseignement, qui est celui de Foch à l'Ecole de Guerre, et plus encore à la guerre tout court, ne sont jamais quelque chose d'étroit et de passif,

« l'obéissance, dit-il, comporte un acte de la pensée, repousse l'immobilité de l'intelligence, l'absence de pensée, le silence dans le rang, suffisant peut-être pour la troupe, — et encore, — insuffisant pour le chef subordonné, qui doit rendre avec les moyens dont il dispose la pensée de son supérieur et, pour cela, la comprendre d'abord, puis faire de ses moyens l'emploi approprié dont il est le seul juge. »

Et il conclut par cette formule qu'il faudrait faire encadrer :

« La paresse de l'esprit mène à l'indiscipline comme l'insubordination. »

Foch avait foi dans la récompense de la véritable vertu. Il ne biaisait pas avec ses convictions pas plus avec les convictions religieuses, qu'avec ses

convictions stratégiques et militaires. Il avait attendu six ans le grade de colonel, au temps du combisme. Ce fut, on le sait, Georges Clemenceau qui nomma, en 1907, ce général de brigade, qui avait un frère jésuite, au commandement de l'Ecole de Guerre. Il y fut un maître incomparable. « Il éveillait en nous, a écrit un de ses élèves, l'enthousiasme, sans lequel rien de grand ne peut se faire il savait nous faire vibrer. »

Mais il lui restait à se révéler sur le terrain. Tel homme, grand en parole ou en théorie, est maladroit ou insuffisant dans l'action. Foch au contraire est plus grand encore à la guerre qu'à l'Ecole. Ecoutons ce que pensent de lui les étrangers, ceux qui avaient le plus de droits de l'envier, de le jalouser, de le juger. On sait combien l'esprit britannique est rebelle à la soumission à un chef venu d'ailleurs. Pour le maréchal French, Foch « juge une situation militaire avec la promptitude de l'éclair, avec une précision merveilleuse et montre à la résoudre l'esprit le plus habile et le plus souple. » Pour le Roi des Belges, Albert Ier, « cet homme ferait battre des morts ». Il a, au suprême degré, ce « fluide impératif » à quoi on reconnaît le grand capitaine. Mais ce n'est pas seulement l'homme qui « fonce » sur l'adversaire, il est bien davantage l'esprit aux ressources inépuisables, qui sait arrêter une action quand elle ne rend plus, lancer instantanément une autre action pour remplacer et continuer celle qui vient de mourir sur un point, garder de la sorte l'initiative, mener le jeu lui-même, sans laisser de répit à l'adversaire. Son chef d'œuvre stratégique, celui que les chefs de l'avenir auront à méditer, comme il méditait lui-même les campagnes de Napoléon, ce fut cette *bataille de France* qui occupa six mois de l'année 1918, et qui accula les Allemands à la demande d'armistice.

S'il est vain de vouloir refaire l'histoire, on peut bien dire que si les négociateurs du traité de Versailles avaient mieux écouté Foch, nous n'aurions pas eu la seconde guerre... en attendant peut-être une troisième, hélas !

En terminant son étude, le général Weygand décrit rapidement, en Foch, l'homme et le chrétien :

> « Ce méditatif, dit-il, doué d'un exceptionnel pouvoir de concentrer sa pensée, n'était pas sombre. Il était au contraire de nature enjouée. Sa bienveillance était lucide, sa bonhomie un peu goguenarde et pleine d'humour. Il favorisait à sa table du temps de guerre les propos les plus animés, mais il avait horreur de la médisance et la réprimait sans ménagement. »

Voilà pour l'homme. Et voici le chrétien :

> « Sa foi religieuse était profonde. Elle faisait, comme on l'a dit, partie de son caractère et par suite de son rôle comme homme et comme soldat. Il la pratiquait avec sérénité et exactitude, sans ostentation, sans respect humain ni prosélytisme. « Il avait la force de rapporter à la Providence les mérites dont on lui faisait gloire. »

II

Au même numéro de *La Revue des deux mondes*, nous serions tentés d'emprunter l'étude de Jean-Louis Barrault, le grand acteur, sur Jean Racine, car il y dessine admirablement la courbe évolutive du grand poète, qui, après une enfance pieuse et pure, fut remué, bouleversé, changé par les passions, devint l'esclave du démon — « Le Démon, si précieux pour les Beaux-Arts ! » écrit Barrault, et c'est une parole à méditer ! — puis, sous les déceptions, les morsures du dépit, du remords, du dégoût, revint à ses convictions premières et se réconcilia avec Port-Royal, qu'il avait si honteusement trahi, au temps de ses égarements.

Mais nous ne pouvons laisser passer l'article d'Emile Mâle intitulé : *Saint André dans l'art.*

Il rappelle qu'André fut le *protoklêtos* — selon le mot des Grecs — c'est-à-dire le *premier appelé* de Jésus-Christ. Mais les Evangiles canoniques ne parlent que bien peu de lui. Il semble voilé dans l'ombre de son frère Pierre. Les apocryphes, par contre, ont beaucoup raconté sur son compte. Il n'est pas impossible que dans ces Actes apocryphes il subsiste quelques traditions authentiques. L'office de S. André, au bréviaire, conserve les plus belles parties de la légende du saint. On y admire notamment la magnifique prière de l'apôtre, en apercevant le gibet sur lequel, par ordre du proconsul Egeas, il allait être crucifié :

> « O sainte croix, je viens vers toi plein de sécurité et de joie, afin que tu reçoives le disciple de celui qui est mort sur toi. O bonne croix, rends-moi à mon Maître... »

M. Mâle fait remarquer qu'il n'est nullement question, dans les textes, d'une forme particulière pour cette croix. Ce que nous appelons « la croix de Saint-André » n'a pas été connu des anciens. Il semble que dans les premiers siècles, il ait été admis qu'André avait été attaché à une croix pareille à celle de Jésus-Christ. Au temps de Charlemagne, une miniature du célèbre *Sacramentaire de Drogon* (Bibliothèque nationale), nous montre André crucifié sur une croix ordinaire. Au siècle suivant, le *Ménologe* de l'empereur byzantin Basile représente encore André sur une croix ordinaire. Au XIIIe siècle, lorsqu'André est représenté aux portails des cathédrales, c'est toujours avec une croix ordinaire. C'est le cas du portail de Reims et de celui d'Amiens. La croix d'André est la même que celle de Pierre. Mais nous connaissons la reproduction d'un bas relief en bronze, sur une porte, détruite en 1824, de St-Paul-hors-les-murs, où André est crucifié sur une croix fourchue. Cette légende de la croix fourchue n'a pu venir que de Patras, lieu présumé du martyre de l'apôtre, car on y montra longtemps un vieil olivier, dont les branches avaient cette forme et que l'on disait être l'arbre sur lequel André avait été crucifié.

On connaît cependant quelques reproductions anciennes — vitrail d'Angers, vitrail de Troyes, quelques miniatures — où l'apôtre est crucifié horizontalement, un seul bras de la croix étant enfoncé en terre. C'était du reste peu esthétique. Enfin, la croix en X apparaît, selon M. Mâle, pour la première fois dans un manuscrit de la *Légende dorée*, le manuscrit 183 de notre Bibliothèque nationale. L'œuvre se situe entre 1300 et 1320. Il y a encore quelque flottement, au XIVe siècle, mais à la fin du siècle, la tradition est fixée et c'est la croix en X qui l'emporte.

Son culte, du reste, se répand beaucoup. Il est le patron officiel de la Bourgogne, qui est alors un grand Etat. Les Bourguignons prétendent que leurs ancêtres, les Burgondes, avaient été convertis en

Scythie par André. Ils assuraient qu'en 401, leur roi Etienne, en s'emparant de Marseille, avait laissé la croix du supplice de S. André, qui était en leur possession, aux moines de S. Victor, le monastère fondé par Jean Cassien. Ce fut sous Philippe le Bon, duc de Bourgogne de 1419 à 1467, et qui se faisait volontiers appeler « le grand duc d'Occident » que S. André fut proclamé patron de la Bourgogne et de ses ducs. Ce fut en son honneur et en l'honneur de la Vierge, que Philippe le Bon créa, le 10 janvier 1429, à Bruges, l'ordre de la Toison d'Or, dont le chapitre devait se tenir chaque année au 30 novembre, jour de la Saint-André. La croix de S. André, portée en Espagne et en Autriche, par Charles-Quint, héritier, disait-il, de la maison de Bourgogne, s'appela dès lors « la croix bourguignonne ».

L'art français n'a représenté que le martyre de S. André. L'exemple le plus remarquable est celui des *Heures* d'Etienne Chevalier (Musée de Chantilly), illustrées par Jean Fouquet. Il montre André attaché et non cloué à sa croix en X.

Mais l'art espagnol a utilisé bien d'autres légendes du saint. Les tableaux les plus curieux se trouvent à l'hôpital des prêtres pauvres de Valence, et ils datent du début du XVI^e siècle. On y voit la légende des sept démons qui étranglaient les passants aux portes de la ville de Nicée et que le saint transforma en sept chiens qu'il rendit inoffensifs ; la légende des quarante païens venant par mer demander le baptême à André, submergés par une tempête, mais ressuscités et baptisés par lui ; la légende du démon tentant un pieux évêque, sous le déguisement d'une très belle femme, qu'André, au moment critique, retransforme en démon. Ce dernier sujet semble avoir été très populaire. Comme en beaucoup d'autres cas, qu'Emile Mâle, au cours de sa longue et glorieuse carrière, a eu le mérite d'éclaircir, ce sont les légendes qui aident à comprendre les vitraux, les miniatures, les tableaux de nos églises.

En terminant, l'auteur précise que Rome a beaucoup contribué, depuis le XV^e siècle, à la diffusion du culte de S. André. Le pape Pie II (Piccolomini, 1458-1464) reçut, en 1462, d'Orient, le crâne du saint. Il alla au-devant de la relique jusqu'au Pont Milvius. Il y fit élever une petite chapelle qu'on y voit encore. Je lis dans un vieux *Guide de Rome* que cette chapelle était célèbre, parce que la tête de S. André fut déposée et vénérée là, une nuit, lorsqu'elle fut apportée de Morée au pape. Pie II, au matin du 12 avril 1462, vint l'y chercher avec tout le clergé de Rome, pour la porter à St-Pierre, où elle se trouve toujours. Et il avait attaché une indulgence plénière à la visite de la chapelle du Pont Milvius (Ponte Molle), chaque année, au même jour.

Au XVII^e siècle, enfin, le Bernin voulut rappeler à tous les plus illustres reliques que possédait la basilique de St-Pierre. Il sculpta donc, avec l'aide de Duquesnoy, les quatre énormes statues que l'on admire encore sous la coupole de Michel-Ange : le centurion portant la lance qui perça le Cœur de Jésus ; sainte Véronique et son voile ; sainte Hélène découvrant la vraie croix ; et saint André, dont le crâne était dans la basilique depuis 1462. Ce saint André du Bernin porte la fameuse croix en X que les ducs de Bourgogne avaient adoptée, mais qui n'est nullement ancienne. Le culte de S. André est, par ailleurs, représenté à Rome par plusieurs églises dont les plus connues sont S. Andrea delle Fratte, S. Andrea al Quirinale, S. Andrea della Valle. Et là aussi, il y aurait sans doute moisson à faire de reproductions d'art des légendes du saint. Mais comme dit M. Mâle, « il faut se borner ».

III

Dans la *Revue de Paris* d'octobre, M. Daniel-Rops nous apporte une brève étude sur « *les Pèlerinages au Moyen Age* ». Le pèlerinage est encore de nos jours l'une des formes de la piété chrétienne. Il y a des centaines de milliers de pèlerins qui vont chaque année à Lourdes, à Fatima, à Rome, à Assise, à Avila et autres lieux illustres. Mais cette coutume du pèlerinage est aussi ancienne que l'Eglise elle-même. Elle remonte même à Israël, puisque le peuple de Dieu avait coutume de « monter » à Jérusalem pour les grandes fêtes et surtout pour la Pâque. Dès le second siècle, les chrétiens vont prier aux tombeaux des apôtres Pierre et Paul, à Rome. Dès que la paix est donnée aux chrétiens par Constantin, les pèlerinages en Terre-Sainte commencent. Tout le monde connaît le récit de cette religieuse espagnole, qui se nomme Silvia Etheria. Saint Jérôme et ses admiratrices romaines sont des exemples de pèlerins fervents. Plus tard, l'un des grands pèlerinages d'Occident sera celui de S. Jacques de Compostelle. On a calculé qu'il allait à S. Jacques, environ 500.000 pèlerins par an.

La première année sainte, en l'an 1300, attirera à Rome plus de deux millions de pèlerins. Il n'y eut jamais moins de 200.000 personnes étrangères à la fois dans la Cité des papes. Les pèlerinages à Jérusalem furent, on le sait, à l'origine des croisades. Dès 1064, l'évêque de Bamberg, Gunther, y avait conduit d'un seul coup 7.000 pèlerins et l'on imagine sans peine les difficultés d'un tel voyage à cette date. On cite le B. Thierry, abbé de St-Hubert en Ardenne, comme ayant fait sept fois le pèlerinage de Rome, et Geoffroy de Vendôme comme l'ayant accompli douze fois !

Et pourquoi ces pérégrinations ? Pour répondre à un vœu, faire un acte d'imploration et plus souvent d'actions de grâces ! On a eu un malheur, une crainte, on a promis tel pèlerinage pour telle grâce. On s'exécute, quand la grâce a été accordée. Encore maintenant, il en est de même. Nous connaissons des maquisards, menacés dans leur vie et qui ont promis soit un pèlerinage à Fatima, soit une action de grâces à Lourdes, s'ils échappaient à la mort. Au Moyen Age, il en était de même : les pèlerins prenaient un nom rappelant leur grande expédition — car c'en était vraiment une. Ils s'appelaient pour le reste de leurs jours : Romée, Romieux ou Romites, Jacquots ou Jacobites, Paulmiers (Jérusalem), Miquelots (St-Michel). Le pèlerinage est un grand acte de pénitence, une prière en acte, avec le plus souvent un costume spécial ; la coquille pour boire aux sources et qui en a gardé le nom de « coquille St-Jacques », la panetière suspendue à l'épaule, le bourdon ou bâton, surmonté de la gourde.

On voit sur les routes des pèlerins de tous les âges, des enfants de douze ans et des octogénaires,

on y voit des riches et des pauvres, dans le même accoutrement modeste et sacré. Tous savent qu'ils auront à affronter la fatigue de la marche, le froid et parfois la faim. Les attaques des bandits ne sont même pas exclues. Sans doute, il y a aussi des joies et des compensations. Le long de la route, on est accueilli par des chrétiens compatissants, qui veulent faire une action de charité en recevant à leur table, dans leur maison et en tuant pour eux leur cygne, comme il est dit dans la chanson de *Raoul de Cambrai*. Il existe aussi, çà et là, des abbayes, des hospices, des abris d'accueil pour les voyageurs.

Avant de partir, le pèlerin s'est confessé. Il veut être en état de grâce. Il emporte un billet de confession, qui lui sera une sorte de passeport, parfois une lettre de son évêque ou du moins de son curé. Il ne veut pas être pris pour un « coquillard », c'est-à-dire un de ces fraudeurs qui feignent d'être pèlerins pour accomplir leurs forfaits. Il ambitionne aussi d'être appelé, au retour, « confrère de saint Jacques » ce qui est un titre honorifique et vénéré de tous.

« Son équipement, dit M. Daniel-Rops, est simple, fixé par la coutume : le grand chapeau dont on relève le bord par devant et qui sera garni de coquilles, symboles des vertus du Saint, ou des statuettes pieuses achetées aux étapes. Sur les épaules, le camail de cuir, une vaste pèlerine, en bandouillère, l'indispensable gourde, à la main le bâton recourbé ou « bourdon », compagnon fidèle dont on ne se sépare pas. Enfin, la panetière attachée à la ceinture qu'on appelle encore « escarcelle ».

Les plus avisés ont préparé leur voyage. Il existe des *Guides* analogues au Bædeker de nos jours. Le plus célèbre est celui d'Aimery Picaud, poitevin, écrit en 1140, pour le pèlerinage de St-Jacques. Il explique tout, les curiosités de la route, les mauvais passages, les lieux d'accueil. Il met en garde contre les sables des Landes, contre les taons, contre la « cuisine à l'huile », contre certaines sources d'eau impures. Il recommande l'économie en cours de route. On ne sait jamais combien de temps durera le voyage et il faut ménager son argent.

En général, on part en bandes. Le lieu de rendez-vous, aux environs de Pâques, le plus souvent, est parfois marqué, comme à Paris, par une Tour St-Jacques, dont le nom seul est un programme. Ils sont des dizaines et des centaines. Ils entendent pieusement la messe, on les bénit avant le départ, ainsi que les bourdons et les panetières. Ils partiront en chantant des cantiques. La route est fixée par la tradition. Tous sont à pied, car bien rares sont ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'un cheval, d'un mulet ou d'un âne. Des jongleurs, des chanteurs les accompagnent. Seuls, les pénitents, reconnaissables à leur froc marqué de deux croix rouges, cheminent en silence, méditant et priant. Tout le long du parcours, il y a des églises, des lieux consacrés par des souvenirs saints ou romanesques, car aux souvenirs des saints se mêlent ceux des héros fabuleux de nos Chansons de gestes ! La pieuse performance remplit des semaines et des mois : neuf mois pour St-Jacques de Compostelle, depuis Paris, un peu moins pour St-Pierre de Rome, mais au moins trois ans pour la Terre-Sainte !

On vient de nommer les trois grands pèlerinages du Moyen Age : Jérusalem, par l'Italie, avec embarquement à Brindisi, à moins que ce ne soit par Pise, Gênes ou Venise. On débarque quelque part en Syrie. On visite Bethléem, Nazareth, Capharnaüm, mais surtout le St-Sépulcre, le Cénacle, Gethsémani !

Le voyage à Rome, moins difficile à beaucoup près, est presque aussi riche en souvenirs grandioses.

« Ainsi, ayant fait quelque quinze cents ou deux mille kilomètres, les voyageurs arrivent au sommet du Monte-Mario, ce promontoire au-dessus de la Terre promise, qu'on appelle aussi le Mont de Joie — le Montjoie du vieux cri de guerre franc — d'où l'on aperçoit toute la Ville éternelle, la Rome sainte. Alors une émotion immense étreint les cœurs et devant la fauve merveille des maisons, des palais, des églises, des grandes ruines, le cantique fameux monte à toutes les lèvres : « Salut, ô Rome, Maîtresse du monde, rouge du Sang des Martyrs, blanche du lis des Vierges, sois bénie, ô Rome, dans les siècles des siècles ! »

Ici, le Guide le mieux informé est *l'Itinéraire d'Einsiedeln* ou encore la *Totale Description de la Ville* qui n'oublie ni un monument ni une auberge.

Auprès de Jérusalem et de Rome, on s'étonne que St-Jacques ait pris une telle importance. C'est cependant un fait et Dante, dans sa *Vita nuova* va jusqu'à dire « qu'au sens étroit, on entend par pèlerin celui qui va à la Maison de St-Jacques ».

Saint Jacques avait été le premier des apôtres à subir le martyre. Un apocryphe affirma qu'il avait prêché en Espagne. Mais ce fut après sa mort qu'il lui arriva les plus fabuleuses aventures. En l'an 45 de notre ère, une barque portant ses restes dans un cercueil de cèdre et cherchant un lieu de sépulture pour son corps, serait venue échouer après un immense voyage, sur la côte espagnole de Galice. Une princesse païenne convertie par les disciples du saint leur offrit le tombeau désiré. Ce tombeau ayant disparu au temps des invasions, aurait été retrouvé par un ermite que guidait une étoile, d'où le nom de *Compostelle* ou « Champ de l'Etoile ». Dans la lutte contre les Maures, S. Jacques avait été le bouclier des chrétien et on l'appela le « Matamore » : le Tueur des Maures. Le pèlerinage, fréquenté dès le xe siècle, fut organisé en grand, au xiie, par l'archevêque Diego Gelmirez. Dès lors, on vient à St-Jacques de tous les points de la chrétienté. La France connaît quatre routes vers Compostelle : route de Paris, route de Bourgogne, partant de Vézelay, route d'Auvergne, partant de Clermont, route du Midi, d'Arles par Toulouse. Il existe toutefois des pèlerinages secondaires : la Sainte-Baume, Vézelay, Tours, Mont-St-Michel, Assise et l'Alverne, et un peu partout des pèlerinages aux madones les plus illustres : Chartres, Le Puy, Fourvières, N.-D. de la Garde, N.-D. de Liesse, etc.

« Témoignage peut-être le plus frappant, le plus concret que le Moyen Age ait donné de l'intensité de sa foi, cette marche infinie pour Dieu fait sentir ce qu'il y avait d'exaltant dans la religion chrétienne d'alors, son désir passionné d'infini, et son impatience des limites. »

IV

Sous le titre *Comment s'habillent nos Noirs?* le R. P, Bazin nous donne, dans *Grands Lacs* d'octobre 1951, un article pittoresque. A Paris, on

voit des noirs arborant le costume européen, dans toute son élégance. En Afrique, c'est autre chose. Ici, toute une gamme se manifeste et se déploie. On peut aller « du moins au plus ». Les Nilotiques n'ont vraiment pas grand chose. Toutes ces peuplades du nord de l'Ouganda « se contentent de la lumière du soleil tamisée par les brumes du Nil ». C'est peu coûteux et indéchirable. La mode descend en ligne directe d'Adam et d'Eve avant le péché, et elle n'a pas changé depuis lors, ce qui lui suppose une certaine longévité !

Si l'on escalade les contreforts du Ruwenzori, qui culmine à 5.000 m., entre le Congo belge et l'Ouganda britannique, on trouve les Baamba et Bakonjo, des Bantous « dont l'origine est aussi obscure que la peau ». Ceux-là, au dire d'un missionnaire, « sont à cheval sur un bout d'étoffe ». Mais les dames bakonjo ont de la coquetterie et se moquent volontiers des voisines, en disant avec mépris : « Ah ! ces Baamba, elles ne savent pas s'habiller ! » Quant à elles, elles savent s'ajuster une queue de 80 centimètres, qui leur battra les mollets, en zigzags étudiés et savants. Elles ont aussi un couteau passé à la ceinture. Sur les mêmes contreforts, vous avez les Balego. Ceux-ci se couvrent d'un petit paquet de feuilles froissées attachées à une ficelle, et comme c'est fragile, tout le monde se promène avec un habit de rechange en cas d'accident.

On distingue ensuite la zone des tutus, c'est-à-dire des jupes courtes et flottantes. Les unes sont faites de tresses très serrées de coquillages, les autres de joncs de rivière ou de fibres de bananiers. Leur longueur varie selon les races. Il en est de longues qui tombent jusqu'aux jarrets et de beaucoup plus courtes. Là encore, l'élégance consiste à faire valoir, dans la démarche et surtout dans la danse la beauté des différentes tresses.

Sur le Bweju, l'un des contreforts des « monts de la Lune », les peaux entrent dans la confection du costume de tribu. Légèrement tannées, elles se portent avec le poil en dedans, comme le cilice de nos saints du Moyen âge ou du temps de S. Léonard de Port-Maurice, qui ne célébrait jamais la messe sans cela. Mais chez les noirs, il n'est pas question de s'imposer une pénitence, car tout est relatif. On trouve cela « plus chaud » tout simplement. Une peau fait le tour de la taille ; une autre, nouée par les pattes, se porte sur l'épaule. C'est que le pays est pluvieux. Le problème de l'imperméable est ainsi résolu. S'il pleut beaucoup, on remonte la peau des reins sur la tête et le Noir qui ne craint rien autant que la pluie, est au sec !

Les élégantes ajoutent à cet accoutrement des centaines d'anneaux de fil de fer enroulés autour d'herbes et que l'on porte aux pieds. Plus le mari est fier de sa femme, plus il lui paie d'anneaux. L'auteur de notre article en a vu traîner ainsi de 5 à 6 kilos de ferraille au-dessous de la cheville. Quand le mari s'est disputé avec sa femme, il paraît que sa vengeance la plus terrible est de dégarnir les chevilles de sa femme. Honte suprême pour elle, de sortir ainsi, sans rien aux chevilles !

Chez les Baganda, au territoire du Buganda, la mode est puritaine. Le vêtement est réglé avec rigueur. Même au sortir des langes, une petite fille ne doit pas s'asseoir comme un petit garçon.

« Nous sommes au pays du ficus, cet arbre dont on arrache l'écorce, pour la battre avec un maillet à rainures et en faire une étoffe soyeuse d'un rouge grenat, chaud à l'œil et au corps. Les femmes s'en ceignent les reins, le haut arrivant jusqu'aux aisselles, le bas arrivant aux talons. C'est donc l'habit complet et modeste. L'homme se sert de la même étoffe, mais se l'attache à l'épaule, les deux bouts retombant en avant et en arrière, le long du corps, à la façon de la toge romaine. »

Dans ce pays-là, ce ne sont pas les indigènes qui sont « déshabillées », mais les petites Misses anglaises, que les négresses se montrent avec réprobation, jambes et bras nus, avec le quart d'une robe d'étoffe en papier de soie !

« Dans quelques années, note le missionnaire, où sera la vraie civilisation chrétienne ? Ce seront alors nos indigènes qui iront en Europe étudier des anatomies plus ou moins esthétiques. »

Nous n'avons pas encore parlé de la chaussure. Noirs et Négresses sont, en général, des « va-nu-pieds ». Toutefois, les chefs se taillent dans des peaux de buffle d'artistiques sandales avec des attaches en peau de loutre. Le bas peuple parfois se payait des sous-pieds ou semelles découpées dans des peaux de sanglier, quand la chasse avait été bonne.

De nos jours, les Baganda enfouissent leurs pieds dans des berceaux en caoutchouc découpés dans de vieux pneus d'auto. Ajoutons que les usages indigènes reculent lentement devant l'invasion des habits européens. Deux articles font prime : le parapluie et la chemise. On ne se fait pas une idée de la vogue du parapluie en Afrique noire. Le premier cadeau qu'un fiancé offre à sa future est souvent un parapluie.

« Certains missionnaires se sont demandé s'ils ne pouvaient pas bénir ce parapluie comme, en France, on bénit l'anneau de fiançailles. »

On attendra que Rome se prononce et qu'un latiniste de métier ait fourni un vocable latin pour ce précieux instrument !... Pour le jeune homme, la chemise l'emporte sur la parapluie, comme cadeau de noces. La chemise se porte *sur* la culotte.

« Je me souviendrai toujours, dit le P. Bazin, du fou-rire qui me prit à ma première messe de minuit au Buganda — il y a 50 ans et j'avais quatre jours de présence au pays — lorsque, au moment où mon digne Supérieur entonnait le « Minuit, chrétiens, c'est l'Heure solennelle... », je vis notre sacristain venir allumer les cierges, avec sa chemise par-dessus sa culotte... »

En terminant, le Père reconnaît que « déjà tout change, au Buganda même au moins ». Les habits européens font reléguer les fripes indigènes du bon vieux temps. » Puissent les indigènes en garder des spécimens, pour les fêtes folkloriques de l'avenir, tout comme chez nous l'Alsacienne conserve dans l'armoire son double nœud, ou la Bretonne sa coiffe en dentelle.

V

En face de ce qui se passe en Afrique, le missionnaire en vient à se poser des problèmes plus graves que celui du costume, si intéressant qu'il soit. C'est ce que la même revue *Grands Lacs* fait, dans son numéro de septembre, par la plume du R. P. André Rommelaere, Père Blanc, sous ce titre : *L'Afrique sera-t-elle catholique?*

« Un grand drame humain se joue en Afrique du Sud, a écrit l'auteur sud-africain Alan Paton, à New-York : dans ce drame, l'Afrique entière est impliquée et toute l'humanité et le monde. »

On a dit de la Révolution française : « C'est une époque ». On peut en dire autant de ce qui se passe en Afrique aujourd'hui. L'Eglise est là. Elle assiste au grand tournant de l'Afrique saisie soudainement et brutalement par ce que l'on appelle « la civilisation européenne ». Actuellement, l'Afrique compte 14 millions de fidèles et 9.402 prêtres, étrangers ou indigènes. Il reste en face un bloc de 113 millions de païens, une armée agissante de 35 millions de musulmans et une autre de 10 millions de protestants. Qui l'emportera de ces facteurs si différents ? Voici tout au moins quelques observations sur cet avenir angoissant.

1° Un premier fait certain, c'est que l'Afrique ancienne se dissout. Malheureusement, à la place de ce système tribal, appelé à disparaître, mais qui constituait un cadre primitif d'ordre et de traditions, on n'a encore réussi à rien introduire d'efficace. Les indigènes, remarque un auteur, dans le livre d'Alan Paton [1], deviennent des criminels, des ivrognes, des prostituées, non point parce que cela était dans leur nature, mais parce que la tradition détruite n'a pas été remplacée ! Au lieu du régime agricole de tribu, de type collectiviste, s'installe la propriété individuelle, soit pour les Blancs, soit pour les Noirs. Des cultures toutes nouvelles ont remplacé les anciennes. On cultive le coton, le café, l'évéa, le quinquina. D'autre part, les industries minières — à la recherche de l'or ou du diamant — ont créé, comme les plantations coloniales, des agglomérations énormes, des entassements de prolétaires, avec une promiscuité affreuse. Le colonat et encore plus l'industrialisation ont disloqué la société primitive. On peut encore, dans le colonat, suivre des voies sagement conservatrices, mais cela n'existe pas dans l'industrie. Les mœurs en souffrent abominablement. Il se produit une révolution morale dans le sens de la déchéance, de la décadence la plus flagrante. Naturellement, cette déchéance pèse sur l'évolution spirituelle des habitants. S'ils se détachent de leurs croyances, les noirs, corrompus par notre prétendue « civilisation », trop souvent matérielle et purement technique, ne montent pas vers les vérités de salut. « L'esprit matérialiste et irréligieux, importé en Afrique, tente nombre de Noirs. » On trouve parmi eux des agitateurs qui prétendent que l'Eglise n'est qu'un moyen utilisé par les Blancs pour subjuguer les indigènes. Et on trouve malheureusement des Blancs qui affirment aux Noirs qu'ils n'ont pas besoin de passer par le christianisme pour devenir civilisés comme eux. Et, à vrai dire, ils ne mentent pas. Leur civilisation en effet, à eux, n'a plus rien de spirituel, ni de chrétien !

2° Malgré cela, une Afrique nouvelle se construit. Les missionnaires, aidés souvent par les Gouvernements coloniaux, font de leur mieux pour élever, éduquer, instruire spirituellement ces peuples enfants. L'enseignement primaire est presque partout rendu accessible à tous, mais surtout aux garçons. L'enseignement moyen et même supérieur ne cesse de se développer. En 1950, 2.200 Africains fréquentaient les universités anglaises. Les universités françaises en comptent également un grand nombre. Un changement rapide, analogue à celui qui a marqué, depuis Mutsu-Hito, l'histoire du Japon, s'opère en Afrique. Mais comme au Japon, c'est le problème des assises religieuses de la société future qui se pose avec acuité.

Or, si l'on fait le tour des idéologies concurrentes en Afrique, on constate ceci : le matérialisme, sous son enveloppe communiste exerce, en certaines régions africaines, une attraction puissante, parce qu'il y existe un prolétariat déraciné et une inégalité de fortune aggravée par l'inégalité raciale. Le matérialisme, du reste, coexiste avec d'autres mentalités que le communisme, sous forme d'indifférentisme ou même de nihilisme religieux. Il y a aussi, en Afrique, l'Islam. C'est une religion monothéiste, mais avec une doctrine simple, rudimentaire, peu d'exigences morales. Comme il est supérieur au paganisme, il peut exercer une certaine séduction sur les Noirs. Sa force principale est d'admettre la polygamie, comme le paganisme. Il s'accommode de toutes les superstitions anciennes et rend ses adeptes presque imperméables au christianisme. C'est là qu'est le principal danger.

Pour nous, il est évident que seul le christianisme peut sauver l'Afrique, c'est-à-dire l'élever, la purifier, lui donner un nouvel ordre et une nouvelle discipline sociale, familiale et individuelle, pour remplacer l'ancienne. C'est la conclusion du livre d'Alan Paton : en Afrique rien de durable ni de valable ne pourra s'édifier en dehors du climat chrétien. Mais il s'agit de savoir si l'Afrique sera obligée de passer par le protestantisme, lui-même contraint, comme le prouve le mouvement œcuménique, si émouvant, mais si décevant ! de rechercher douloureusement les voies de l'unité chrétienne.

Ce qui donne un magnifique espoir, c'est la vitalité des catholicités africaines. En Urundi, on ne compte que 4,5 % d'adultes ne faisant pas leurs pâques, et 2,6 % de mariages chrétiens en rupture de bans. Quel diocèse d'Europe pourrait en dire autant ? Mais il faudrait intensifier, décupler l'effort missionnaire, pour aller vite, pour arriver à temps. Car c'est le moment, c'est l'heure H. L'apostolat laïc, tant recommandé par le Saint-Siège, doit être mis en mouvement dans toute la mesure possible, non seulement chez les Blancs, mais chez les Noirs, sans trace de ségrégation. Et les prêtres, qui manquent en Europe, manquent encore bien plus, en Afrique ! De 1900 à 1950, leur nombre a passé de 1 à 5, tandis que celui des fidèles passait de 1 à 12. En Afrique centrale, les missionnaires sont 10 fois plus nombreux, mais les catholiques le sont 65 fois. Il y a bien 1178 séminaristes, dans les grands séminaires d'Afrique. Mais il faudra attendre 10 ans pour en tirer un millier de prêtres indigènes de plus. Or, il en faudrait tout de suite 10.000 pour atteindre la proportion désirable de 1 prêtre pour 1.000 catholiques. Et il ne s'agit pas seulement de maintenir dans la foi les 14 millions de catholiques, mais de gagner le bloc restant des 113 millions de païens.

Conclusion : prions, prions pour que le Maître de la Moisson envoie des ouvriers à sa moisson !

[1] Alan Paton, *Pleure ô Pays bien aimé !* Roman sur le problème racial dans l'Union Sud-africaine (In-8 de 542 p. Traduit de l'Anglais, Albin Michel, 1950).

VI

D'Afrique, nous passons en Amérique centrale, avec la revue *Ecclesia* (espagnole) du 1er septembre, pour étudier l' « *Etat présent et l'avenir du catholicisme au Mexique* ».

On se souvient que jusqu'aux années 40, ce pays subissait une sorte de persécution maçonnique, très périlleuse. Mais depuis dix ans, le Mexique a recouvré *de facto* une liberté qui permet à l'Eglise de travailler à une intense restauration de la foi. Le seul fait de l'arrivée au Mexique d'un délégué apostolique, Mgr Guillaume Piani, est une bonne preuve que les anciennes difficultés ont disparu. Il reste toutefois que le Mexique garde les traces d'un siècle de *laïcisme* agressif. Dès 1857, en effet, les lois de « réforme », incorporées ensuite dans la Constitution de 1873, réalisèrent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le mariage civil et l'interdiction légale des ordres religieux. L'école laïque fut partout établie et ne tarda pas à faire sentir ses funestes effets. Il suffirait d'étudier la Constitution actuelle, qui date de 1917, pour comprendre l'atmosphère d'hostilité dans laquelle a vécu l'Eglise mexicaine, depuis cent ans. La situation juridique, du catholicisme fut, durant ce temps, littéralement détestable. Il ne possédait aucun droit, ni celui d'enseigner, ni celui de posséder, ni celui d'exercer des œuvres de bienfaisance, pas même de travailler dans le champ social. Le prêtre se trouvait placé au plus bas de l'échelle civique car pas un citoyen n'était, comme lui, privé d'autant de liberté. Le moment le plus critique fut atteint sous la présidence de Plutarque-Elias Calles, qui garda le pouvoir de 1924 à 1928. Il appliqua toutes les lois antireligieuses, et déchaîna même la persécution sanglante. Mais ses excès amenèrent une réaction. D'accord avec le Saint-Siège, les évêques suspendirent le culte divin. L'Eglise mexicaine descendit aux Catacombes. Il y eut de nombreuses arrestations de prélats. Des prêtres furent incarcérés et fusillés. Il ne manqua pas de victimes même parmi les fidèles. Cependant les catholiques s'unirent dans une Ligue de défense religieuse. Ils s'armèrent contre le gouvernement et mirent son existence en péril. Finalement, des pourparlers de conciliation s'établirent sous le président Portes Gil (1928-1930). L'épiscopat fut invité à « causer ». Pour obéir au Saint-Siège, les catholiques déposèrent les armes et le gouvernement fit des promesses de liberté. Mais ces promesses ne furent pas tenues, la situation, sans s'aggraver, demeura substantiellement la même. Il y eut même des heures très pénibles sous la présidence de Lazare Cardenas (1934-1940). Puis l'accalmie se dessina et se maintint jusqu'à 1946, sous le général Avila Camacho.

Actuellement toutes les lois antireligieuses subsistent. Mais elles sont pratiquement mises en sommeil.

Ce qu'il y a de plus inquiétant, par suite du laïcisme d'un siècle, est justement ce que nous constatons en France, *la diminution des vocations sacerdotales*. Le Mexique manque de prêtres. En 1810, on y comptait 7.341 prêtres pour une population de 6.122.000 habitants. Or, en 1950, le chiffre des habitants est monté à 25 millions et celui des prêtres est tombé à 4.244. Cela signifie : un prêtre pour 6.000 habitants. On estime que les Mexicains sont pour 97 % des catholiques nominaux. Si l'on prend garde qu'un certain nombre de prêtres sont nécessaires dans l'administration et dans l'enseignement, il reste un prêtre adonné au ministère paroissial, pour 10.000 fidèles. C'est donc vers les grands séminaires que se portent les regards. C'est là qu'on peut lire l'avenir proche de l'Eglise mexicaine. Or, la situation est, comme en France, très différente selon les diocèses.

A Guadalajara, on compte 260 élèves au Grand Séminaire et 360 dans les deux Petits séminaires, ce qui fait un total impressionnant de 620. Ce diocèse a pu envoyer 66 séminaristes dans des diocèses moins heureux. Par contre, le diocèse de Tabasco n'a pas de séminaire. Trois autres diocèses ont moins de 10 séminaristes et six autres, moins de 30. En outre, dans 23 diocèses le nombre des séminaristes atteint une moyenne convenable.

Ce qui manque le plus au Mexique ce sont des établissements de haute culture catholique. Il existe bien un Centre culturel universitaire dirigé par les jésuites. Mais en dehors de cela, l'Eglise ne possède que des collèges d'enseignement secondaire et des écoles primaires. L'apostolat catholique auprès des élites est donc nettement déficient. Le nombre des intellectuels non catholiques est considérable. On compte actuellement 196.780 élèves dans les écoles catholiques des divers degrés. Toutes ces écoles sont fédérées entre elles et marchent ensemble. L'apostolat laïque que nous appelons l'Action catholique est bien organisé. Il compte 345.332 membres en diverses branches. Les tertiaires de St-François sont 50.000. L'Adoration nocturne n'a pas moins de 180.000 associés actifs, 60.000 honoraires, et 12.000 adolescents appelés « Tarcisius ». Les Congrégations mariales groupent 210.000 adhérents. L'Apostolat de la Prière en a plus de 500.000 et la Croisade eucharistique, 32.595.

Le gros effort des catholiques se déploie en ce moment dans le secteur social. Il existe depuis 1920 un Secrétariat social, une Confédération nationale catholique des Travailleurs et une Fédération syndicale, depuis 1928. Les dirigeants sociaux organisent des réunions nationales régulières. Dans le domaine de la Presse, cette force prodigieuse de notre siècle, on note l'*Œuvre de la Bonne Presse*, fondée par le P. José-Antonio Romero, S. J. Elle a publié depuis 15 ans plus de 4 millions d'exemplaires de divers ouvrages catholiques, 28 millions d'exemplaires de revues catholiques et des centaines de millions de tracts et de publications diverses.

Ce qui semble le plus urgent, étant donnée l'ignorance religieuse engendrée par le laïcisme — car il a partout les mêmes résultats — ce sont les œuvres catéchistiques. Il faut à tout prix instruire la jeunesse de sa foi. Il faut que ces baptisés sachent ce que représente et ce qu'exige leur baptême. Nous savons quelque chose, en France, de cette pressante nécessité. Il existe à Mexico une œuvre des catéchismes placées sous le patronage de S. François-Xavier, et elle groupait, en 1950, 47.889 enfants inscrits, avec 2.143 catéchistes, tous volontaires, enseignant tous les samedis et dimanches. Une spécialité de l'enseignement catéchistique, au Mexique, c'est celle du *catéchisme muet :* une méthode unique en son genre. Utilisant la tendance innée de l'enfant au mouvement, on y

fait les questions usuelles du catéchisme. Mais les enfants répondent ensemble, d'abord en paroles, puis par des gestes appropriés, enfin par la mimique seule, sans proférer un mot. « Ce système, nous assure-t-on, permet de réunir dans une seule classe des auditoires de 60 enfants. » Pour orienter les catéchistes d'une façon uniforme, il y a une revue intitulée « Orientation catéchistique ». De généreux bienfaiteurs permettent de financer cette œuvre des œuvres.

« L'avenir du catholicisme au Mexique, conclut notre article, se présente comme plein de promesses. Les lacunes que l'on remarque de nos jours sont dues aux difficultés du temps beaucoup plus qu'au manque de zèle des catholiques qui se montrent au contraire admirables de fermeté et de loyauté envers l'Eglise. Si la paix religieuse actuelle se maintient, le Mexique arrivera à posséder un clergé abondant et l'influence de l'Eglise sera de plus en plus sensible dans toutes les classes sociales. »

VII

Nous allons changer, maintenant, complètement de direction et de sujet, pour recueillir un témoignage du plus haut intérêt. Ce témoignage émane d'un philosophe connu, Jacques Chevalier. Il porte sur l'un des problèmes les plus attirants : celui de la découverte de Dieu par un grand penseur contemporain, qui avait été son maître et restait son ami très vénéré. L'article a paru dans *La Revue des deux mondes* du 15 octobre 1951, sous ce titre : *Comment Bergson a trouvé Dieu.* On y distingue deux parties : la pensée de Bergson sur Dieu et la façon de l'atteindre, et son enseignement sur l'âme et la survie de l'âme. Comme il s'agit là de thèmes d'une très grande importance, nous essaierons de ne rien laisser perdre du témoignage qui nous est fourni.

C'est le mercredi 2 mars 1938 que Jacques Chevalier rend visite à Bergson. Le philosophe avait alors 79 ans (né en 1859) ; il devait mourir le 3 janvier 1941. La visite se prolonge, sur son désir, de 4 heures de l'après-midi à près de 7 h. 30. La conversation s'engage à propos d'une phrase discutée d'un livre de Bergson. Nous apprenons à ce sujet que, pour Bergson, chaque livre est une étape sur sa route. Il ne revient jamais en arrière. Une fois l'étape franchie, il poursuit, sans plus songer à ce qu'il a écrit. Il ne possède aucun de ses propres ouvrages. « Quand ils sont écrits, avoue-t-il, je ne les relis jamais ». Pour discuter le passage proposé, il lui faut donc demander à se femme un exemplaire neuf, qui n'est pas découpé, et quand il a relu les lignes à expliquer, il murmure :

« ...Voilà que je ne me comprends plus moi-même. Je pourrais dire comme Hegel : quand j'ai écrit cette phrase, nous étions deux à la comprendre, le Bon Dieu et moi ; maintenant, il n'y a plus que le Bon Dieu. »

A force de se relire cependant, il arrive à plusieurs explications possibles qui se ramènent toutes à cette affirmation : « Une existence ne peut être donnée que dans une expérience. » Phrase capitale dans la philosophie bergsonienne. Pour en dévoiler le sens intime, qu'il me soit permis de citer ici le passage suivant d'une lettre que Bergson m'écrivait à moi-même, de sa belle écriture régulière et nette, le 10 juin 1908 :

« ...Je me représente l'intelligence comme une faculté essentiellement tournée vers la matière inerte, faite pour penser la matière, articulée comme la matière. Cela ne veut pas dire que les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu soient considérées comme des preuves sans valeur ; mais elles empruntent leur valeur à ce qu'elles font appel (consciemment ou inconsciemment) à l'intuition, par delà la dialectique. Je ne conteste pas à l'intelligence le droit de s'aventurer parmi les choses spirituelles, mais elle ne peut le faire qu'à la condition d'être soutenue et mise en mouvement par d'autres facultés. Laissée à elle-même, elle aurait vite fait de matérialiser l'esprit, car elle tend à la géométrie et elle « géométrise » tout ce qu'elle touche. »

S'il en est ainsi, il est clair que la constatation d'une *existence* ne peut être le résultat d'un raisonnement, mais bien celui d'une intuition immédiate et infaillible. C'est le cas pour notre propre existence. Le cas aussi pour l'existence du monde extérieur et plus particulièrement des autres hommes. Est-ce aussi le cas de Dieu ? Voilà le problème qui se pose à Bergson. Mais quand Jacques Chevalier l'interroge sur la manière dont il a trouvé Dieu, il répond par cette profonde parole :

« La manière dont j'ai trouvé Dieu, ou, peut-être, la manière dont Dieu m'a trouvé... »

C'était implicitement reconnaître la grâce prévenante. Puis il s'explique :

« Il n'y a pas eu, chez moi, conversion au sens d'illumination subite. Je suis venu peu à peu à des idées qui, probablement, n'avaient jamais été totalement absentes de chez moi, mais dont je n'avais pas pleine conscience, dont je n'étais pas préoccupé. J'y vins peu à peu. Et cependant, il y eut un déclanchement : ce fut la lecture des mystiques. »

Mais pourquoi Bergson en vint-il à la lecture des mystiques et nommément de deux qu'il regardait comme les plus grands de tous : Ste Thérèse et S. Jean de la Croix ? Pour expliquer cela, Bergson remonte à ses origines judaïques. Un enseignement religieux réduit et de peu de durée n'avait rien laissé en lui. Puis, pire que l'hostilité, ce fut l'indifférence. N'ayant pas d'autre objet plus passionnant que lui-même, il se plongea dans l'étude de lui-même. Et c'est là qu'il devait trouver Dieu. Mais il faut se mettre en solitude, se placer vraiment en face de soi. Ste Thérèse, citée ici par Jacques Chevalier, a fort bien dit :

« C'est en nous-même que nous devons chercher Dieu. S. Augustin nous assure qu'après l'avoir cherché dans les places publiques et au milieu des plaisirs il ne l'avait trouvé nulle part comme au-dedans de lui. Evidemment, il n'y a pas de meilleure méthode. Il n'est pas besoin de monter jusqu'au ciel : entrons en nous-même, cela suffit. »

Et c'est ce que voulait dire encore Ste Thérèse en ce mot qui remplissait d'aise Leibnitz :

« Elle (notre âme) doit se représenter qu'il n'y a que Dieu et elle dans le monde. »

Bergson donc, en « empiriste irréductible, disciple des Anglais, dit-il, non des Allemands, dont le panthéisme ne m'a jamais attiré », veut pousser à fond l'expérience non seulement extérieure — tournée vers le monde, — mais aussi intérieure, tournée vers la réalité spirituelle du moi. « C'est alors, dit-il, que je

lus les mystiques, dont le témoignage — je parle des mystiques authentiques et complets, — est à mon sens le plus décisif de tous, parce qu'il s'agit là, je vous l'ai dit, d'une expérience directe et qu'on doit tenir pour absolument valable. »

Son attention fut attirée d'abord sur une mystique contemporaine, par l'abbé Klein [2]. Il s'agissait « d'une femme étrangère et même hostile à toute religion et qui, un jour, avait vu toute la vérité, mais vu, au sens propre, non par raisonnement, non d'une manière abstraite, mais comme un fait concret. »

Mais ce ne fut là qu'une amorce de curiosité. Bergson se plongea dans l'histoire. Elle lui fit comprendre « que *la vie est le grand mystère* » — c'est lui qui souligne. Ce n'était plus, pour lui, la matière qui était le grand mystère, mais *la vie* Survinrent des lettres du P. de Tonquédec [3], qui interprétaient son système, dit-il, d'une façon tellement fausse qu'il voulut l'arrêter tout de suite, en regrettant cependant d'être obligé de parler plus tôt et de conclure plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Et Bergson en vient à la déclaration suivante que l'on ne saurait trop méditer, en tant que leçon dominante de l'histoire universelle :

« Telles furent quelques-unes des raisons qui m'amenèrent à lire les mystiques. Mais la vraie raison, je crois, c'est qu'*un moment est venu où je me suis rendu compte qu'avec l'Evangile, il y a eu coupure brusque, commencement d'un monde nouveau ; que le christianisme en était résulté ; et que de sa diffusion dans le monde était résultée une rénovation de l'âme humaine* » [4].

On notera que Taine, lui aussi, estimait que le christianisme avait été un « recommencement », une sorte de renouveau de l'humanité. Mais, comme s'il savait d'instinct ou d'expérience que le péché originel est incurable dans ses suites, Bergson ajoute aussitôt :

« Non que je croie la nature humaine transformable : plus je vais, plus j'aboutis à une vue pessimiste de l'humanité dont le fond, même chez les intellectuels, est l'intérêt, — plus profondément que l'intérêt, la vanité, et plus profondément encore que la vanité, l'envie, génératrice des haines et des guerres. Mais, cette nature humaine, le christianisme l'a *incurvée* et c'est cela seul qui peut sauver l'humanité, si l'humanité peut être sauvée, si elle peut échapper aux puissances du mal, aux puissances diaboliques, qui profitent des moindres défaillances de notre volonté pour opérer leur œuvre destructrice. Et pourtant, il y a des ressources dans l'humanité : il y a ...ce désintéressement dont la source est en haut. Car il faut sentir quelqu'un au-dessus de soi pour être vraiment soi. Or, cela, c'est le Christ qui nous l'a appris... »

Mais comment l'œuvre du christianisme a-t-elle été possible ? Peut-on croire, avec les protestants qu'il ait suffi d'un Ecrit ? Bergson n'est pas de cet avis, car il conclut :

« Impossible... qu'un effet aussi énorme ait résulté de la simple diffusion de choses écrites. Il faut que certains aient *vu* ce qui s'était passé là. Alors, je me suis demandé si tous les grands mystiques n'étaient pas de ceux-là... »

Bergson lut d'abord M^me^ Guyon, qui ne lui donna pas satisfaction. Trop d'attachement au moi, à l'esprit propre. Il avait, pour se guider, ce principe *Apprendre aux hommes à s'oublier eux-mêmes :* en cela réside, pour lui, toute la morale. Mais il arrive aux vrais mystiques. Ecoutons-le :

« Je lus ensuite S. Jean de la Croix et Ste Thérèse, ces représentants authentiques de l'authentique Espagne, en qui s'incarne le génie spirituel d'un peuple qui est à la même altitude que le nôtre ; Ste Thérèse et S. Jean de la Croix, en qui l'on trouve la même inspiration qui se complète par leurs différences mêmes. Ils sont l'un et l'autre au sommet du mysticisme, de ce grand mysticisme qui s'est épanoui dans le catholicisme, la religion vivante et dynamique par excellence; de ce mysticisme qui nous montre l'âme de l'homme toujours proche de Dieu et susceptible d'être unie à lui par la prière ; de ce mysticisme qui met l'âme humaine directement en rapport avec Dieu et lui fait comprendre en même temps qu'elle est si peu de chose... »

Rarement il a été donné à un pur philosophe de faire un tel éloge du catholicisme. Bergson poursuit son raisonnement avec une logique impeccable. Cela seul suffirait à réhabiliter cette dialectique dont nous avons vu qu'il la croyait faite pour la matière et pour conduire au matérialisme. Son argumentation — car, lui non plus ne saurait s'en passer — est la suivante :

— Le christianisme a opéré une coupure dans l'histoire. — (Cela c'est une intuition issue de l'étude du passé). — Or, cette coupure n'a pu se prolonger, se traduire en fécondité, que par des « imitateurs » du Christ, des mystiques marchant dans ses pas et recommençant constamment sa vie, la vie, pour prendre les mots de Bergson, « de Celui qui prit à son compte les péchés et les souffrances de tout le genre humain ».

— Mais pour pouvoir l'imiter, il leur fallait *avoir vu*. On ne se jette dans une telle aventure, sans cela. Une connaissance toute livresque ne suffit pas.

« Je compris, dit Bergson,... que la diffusion du christianisme était la diffusion non seulement d'une doctrine, mais d'un état d'âme et, plus spécifiquement, d'une charité qui s'exprimait par des actions. On est surpris de voir tant de gens qui voient clair et qui n'agissent pas. Mais ceux qui ont réellement *vu* ont agi... »

Evidemment, ce raisonnement de Bergson diffère immensément de ceux par lesquels nous démontrons l'existence de Dieu. Et l'on n'est pas surpris d'entendre le grand penseur déclarer :

« Ce n'est pas en approfondissant les preuves classiques de l'existence de Dieu, celles des philosophes et des savants, que je suis arrivé à Dieu. Je vois maintenant comment ces preuves peuvent confirmer, préciser une conviction une fois obtenue. Mais la conviction n'est pas obtenue ainsi... »

Il veut dire que la charité du Christ fut une flamme. Cette flamme se propagea par des cœurs qu'elle avait au préalable atteints et mis en ignition : les apôtres remplis du Saint-Esprit. Elle ne s'est plus éteinte. Ce sont les saints qui la propagent. Il nous faut des saints pour la maintenir

[2] Abbé F. Klein, *Madeleine Semer*. In-8, Paris, Bloud et Gay.

[3] Le P. de Tonquédec avait, dans les *Etudes* du 5 mars 1908 (p. 577-597), posé la question : « *Comment interpréter l'ordre du monde ?* » monisme ou création par un Dieu personnel ?

[4] C'est moi qui souligne. On voit à quel point la diffusion de l'Evangile est utile.

dans le monde. Les arguments de raison ne sont pas négligeables, certes : ils complètent, ils précisent, dit Bergson. Il est bien rare qu'ils convertissent, car s'ils éclairent, *ils n'enflamment pas*. C'est pour cela que Bergson pensait que c'est dans la flamme de l'amour mystique que l'on *touche Dieu expérimentalement*.

« De fait, dit-il, Ste Thérèse, S. Jean de la Croix nous font comprendre, comme ils me l'ont fait comprendre, cet état indéfinissable... cet état de *joie*, ...le sentiment, qui ne peut être illusoire d'une communion, d'un contact avec la divinité, ce sentiment ou cet état d'âme s'accompagnant si visiblement d'une intelligence très supérieure des choses, — si l'on peut appeler cela intelligence, car ce n'est pas du raisonnement.

« Je fus ainsi amené à la conclusion que le vrai surhomme, c'est le mystique. Mais à l'inverse de ce qu'a vu Nietzche. La volonté de puissance, elle existe, mais pas du tout dans le sens où il la prend. Le mystique a une volonté de surhumanité ; il se sent, et il a raison de se sentir très au-dessus du commun des hommes ; mais il n'en tire aucun orgueil, parce qu'il sent que par lui-même il ne serait rien. Ainsi, il allie au summum d'orgueil le summum d'humilité...

« Le Christ est plus que cela... Le Christ... On parle des hypothèses dues aux grands génies scientifiques. Mais comment a-t-on pu concevoir l'hypothèse que serait faisable tout ce qui est dit dans le Sermon sur la Montagne ? Hypothèse vraiment paradoxale, et cependant présentée comme possible, comme facile. On parle de risques. Mais quel risque qu'une telle affirmation : les hommes, toujours en guerre, toujours ennemis, sont faits pour s'aimer. Cela est si extraordinaire qu'on se demande comment cela a pu réussir : car cela a réussi, bien que non mis en pratique par la plupart. Mais ceux-là même qui ne la pratiquent pas se rendent compte que c'est la vraie morale — la seule. »

VIII

Après cette sorte de profession de foi, dont on ne peut pas ne pas admirer la fermeté, Bergson, à la demande de son interlocuteur, en vient à la « survie de l'âme ». Il déclare que dès 1896, à la suite de son livre *Matière et Mémoire*, il était arrivé à la conviction de cette survie. Comment et pourquoi ? Laissons-le nous le dire :

« ...Je voyais que les conclusions des *Données immédiates* — son premier livre — appelleraient des études spéciales sur le rapport du corps à l'esprit, car j'aboutissais à la liberté, fait spirituel qui allait contre tout ce que la science paraît enseigner. Pour comprendre cela, il faut se placer dans l'état d'âme de l'époque : on avait alors la religion de la science, et il y avait des choses qu'il n'était pas permis d'affirmer, du moment qu'elles n'étaient pas confirmées par la science telle qu'on la concevait, mêlée, à son insu, d'hypothèses métaphysiques... »

Bergson avait donc opéré une sorte de révolution dans la philosophie du temps. Il avait posé la liberté non comme une conclusion, mais comme un fait, un fait d'observation, tout comme un autre fait dit scientifique. Mais le *fait de la liberté* posait *le fait de l'existence de l'esprit* « ou plutôt de l'âme, précise Bergson, et l'impossibilité, ajoute-t-il aussitôt, que la vie de l'esprit soit un effet de la vie du corps. »

L'on observe en effet que si le corps « utilise » l'esprit pour se maintenir dans l'existence, « l'on constate l'indépendance de la presque totalité de la conscience à l'égard du corps ». Fait immense que celui-là ! Que de choses nous portons dans notre esprit qui sont sans rapport avec notre corps et son maintien dans l'existence : études d'art, d'histoire, idées morales, religieuses, tout un univers superposé à l'univers corporel ! Et que de choses se passent dans notre corps à l'insu de notre conscience : lente croissance, maturité, fonctionnement des organes essentiels, décroissance, sénilité lentement envahissante, etc. Ce sont donc deux courbes entièrement divergentes. Et l'âme continue à monter longtemps après que le corps a commencé à décliner. Aussi peut-on conclure avec Bergson :

« La survie ou, si l'on veut, la survivance de l'âme, m'apparut avec une telle probabilité que l'obligation de la preuve incombe à celui qui la nie, bien plutôt qu'à celui qui l'affirme. »

Mais Bergson ne voyait pas alors qu'il existe un lien profond entre la survie de l'âme et la religion. Il voyait bien que la religion entraîne la croyance à la survie, mais non que cette croyance doive conduire à la religion.

« Et pour aller jusqu'à l'immortalité, dit-il, la philosophie ne suffit pas, il faut recourir à la révélation qui nous révèle dans l'âme quelque chose d'essence divine, destiné à une vie, sinon coéternelle à celle de Dieu, du moins capable de se prolonger indéfiniment. En d'autres termes, dans ce que j'apportais, je voyais un moyen de parler de la survie ; on peut et on doit donc, en philosophie, en parler. Mais, pour l'immortalité, c'est beaucoup plus. Ici, aucun fait, aucune expérience ne peut intervenir, puisqu'il s'agit d'une durée sans fin. La foi seule, à la suite de la révélation, peut donner la croyance à l'immortalité. »

En somme, Bergson distinguait entre survie et immortalité. Cela étonne. Car si l'âme peut survivre à la mort corporelle, on se demande qu'est-ce qui pourrait bien ensuite causer sa disparition. Et pourtant, il était très formel : l'âme ne dépend pas du corps, elle n'est pas liée au corps. Donc, aucune raison pour qu'elle meure avec le corps. Et, précise-t-il, si elle survit, elle ne peut le faire que « sous une forme personnelle », car cette forme lui est propre. Ce n'est pas le corps qui la lui donne. Il l'empêcherait plutôt, en empêchant la concentration de l'âme, en forçant l'âme à se disperser, à n'appliquer sa mémoire qu'aux exigences du moment corporel.

« De sorte que, dit Bergson, si l'âme survit au corps, ...c'est avec la mémoire, et même, devrais-je dire, avec un renforcement de mémoire : donc, il faut l'admettre avec sa personnalité. Mais pour aller plus loin, il faut tabler sur les enseignements de la religion... Mais ici, déjà, nous ne sommes plus dans le domaine de la philosophie *stricto sensu*. Les mystiques nous transportent dans un domaine où la survie apparaît dans une lumière toute nouvelle. Ce qui m'a beaucoup surpris et frappé, chez S. Jean de la Croix et chez Ste Thérèse, c'est que, dès ici-bas, ils paraissent transportés sur un autre plan d'existence... »

Bergson a donc remarqué cette chose merveilleuse que S. Cyprien exprimait aux « vierges » de son temps, en leur disant : « Votre éternité est déjà commencée ! » Il conclut l'entretien en disant de l'immortalité :

« On y réfléchit de plus en plus, à mesure qu'on approche du terme du voyage. J'y pense constamment, sans l'ombre d'une crainte, sans pourtant compter plus qu'un autre sur un jugement favorable. »

Pour finir citons ce dialogue entre Jacques Chevalier et Bergson :

Chevalier : « Je crois que là-haut on se reconnaîtra. » — « On se reconnaîtra, soi-même : oui. Les autres ? Je l'espère. A moins que, n'en ayant plus le désir, on n'en ait plus le regret. L'affectif subsiste-t-il dans l'au-delà ? » — « Certainement, car c'est par l'amour qu'on atteint Dieu. » — « Oui, ce n'est pas par l'intelligence. Mais l'amour de Dieu nous suffira peut-être ? » — « Non. Dieu nous unit à lui, sans nous absorber ». — « C'est vrai. Le panthéisme ne m'a d'ailleurs jamais attiré. Mais pour en revenir à la question, qu'en dit la théologie catholique ? » — « Elle proclame la communion des saints, elle demande de prier pour les morts, elle affirme que les âmes s'aiment et se reconnaissent en Dieu. » — « Oui, répond Bergson avec une émotion pénétrante, retrouver ceux que nous avons aimés ! »

IX

Quand on ouvre la très belle édition des Sermons de S. Césaire d'Arles par dom Morin, on est tout interdit de constater dès son premier Sermon, qu'il y avait, de son temps beaucoup de pasteurs d'Eglises, évêques ou curés de paroisses, qui ne prêchaient pas. Le saint les admoneste vivement, les supplie fraternellement, leur démontre que leur devoir est de prêcher assidûment la doctrine chrétienne à leurs ouailles, et réfute leurs objections gentiment. Ils disaient en effet : si nous ne veillons pas nous-mêmes à l'exploitation des domaines de l'Eglise, nous ne pourrons plus faire l'aumône ; et en nous occupant des domaines, nous n'avons pas le temps de préparer des sermons ! Voilà des *activistes* d'un genre extraordinaire !

C'est un sentiment du même genre que l'on peut avoir en lisant un document qui nous a été envoyé d'Amérique, sous ce titre : *Une Croisade moderne pour le Clergé.* Il s'est fondé à New-York (223, East 105th Street), une œuvre qui s'appelle : *Croisade pour rendre plus ferventes la Prédication de la Parole de Dieu et l'attention au Sermon.* Cette croisade nouvelle s'adresse donc à la fois au clergé et aux fidèles, au clergé pour le supplier de ne pas abandonner la pratique du Sermon, au cours du service divin, et aux fidèles pour leur recommander d'être très attentifs aux paroles qui tombent du haut de la chaire sacrée.

Mais dira-t-on, pourquoi rappelez-vous à ce propos le Sermon I de S. Césaire ? C'est parce que, dans les considérants par lesquels on explique la création de cette croisade, il est dit qu'aux Etats-Unis, la prédication est trop souvent absente, ou lorsqu'elle est faite, elle manque d'intérêt. On nous cite, à cet effet, le témoignage d'un laïque, un docteur très dévoué à l'Eglise et à ses ministres :

« J'ai assisté, dit-il, à la sainte messe dans beaucoup d'églises de notre pays. Et j'avoue avec peine que la plupart des sermons que j'ai entendus montraient peu de préparation et de pensées sérieuses. La plupart de ces sermons n'offraient aucun intérêt, les idées en étaient banales et le débit nonchalant. Cela fut une énigme et une surprise constantes de voir que tant de prêtres ne paraissaient pas remarquer l'importance d'une prédication fructueuse et qu'ils laissent partir les fidèles de l'église sans avoir touché leurs cœurs, ni inspiré leurs âmes... »

Ici, il ne s'agit pas de la suppression pure et simple du sermon, mais d'un « niveau extrêmement bas » — c'est l'aveu d'une commission américaine qui a étudié la question — du sermon. Avouons en toute humilité que cette critique pourrait peut-être s'appliquer à d'autres pays que les U.S.A. Il n'est pas rare d'entendre aussi chez nous des catholiques, surtout parmi les plus instruits, se plaindre de l'insuffisance des sermons. Il est vrai que le prédicateur doit se mettre, autant que possible, à la hauteur des esprits les moins cultivés de l'assistance. Mais il doit y avoir des moyens de parler de telle façon que les plus ignorants et les plus savants profitent de ce qui leur est dit. Mais on nous assure qu'il est beaucoup d'églises aux U.S.A. où le sermon est le plus souvent omis, tandis que les quêtes se multiplient outre mesure. Il semble qu'il ne faille pas exagérer la portée de cette remarque ; la suppression du Sermon ne doit pas, ne peut pas être aussi fréquente qu'il nous est dit... Les évêques du temps de S. Césaire avaient trop à faire dans leurs champs pour préparer leurs sermons. Cette espèce d'évêques-cultivateurs a, fort heureusement, disparu depuis des siècles ! Les prêtres de paroisses d'aujourd'ui ne se laisseront jamais envahir par les œuvres de toute sorte qu'ils ont à diriger, au point qu'il ne leur reste plus de temps pour préparer et préparer à fond leurs sermons. C'est sur la parole apostolique que N.-S. a établi la propagation et le maintien de son Evangile.

Cela dit, on ne saurait qu'applaudir à la création de la Croisade pour le Sermon. Cette création remonte à 1936. Elle eut pour initiatrice M^me^ Hélène E Frœhlicher. Un pasteur protestant avait lancé l'idée bizarre d'un « moratoire de la prédication ».

« Non ! s'écria M^me^ Fröhlicher, dans un article que publièrent les journaux catholiques. Non ! Il ne faut pas cesser de prêcher. Il faut au contraire une prédication plus ardente de la Parole de Dieu. »

Tel fut le point de départ de la « Croisade » qui, depuis 1936, n'a cessé de progresser. Elle a reçu la haute approbation des évêques et archevêques, et, plus haut encore, celle du Saint-Siège et de S. S. Pie XII. Elle se donne deux objectifs : 1° *Le rétablissement du Sermon du Dimanche sérieusement préparé à toutes les messes, pendant toute l'année.* — 2° *Honorer par une fête glorieuse le divin Prédicateur et Maître des Nations.*

Sur ces deux points, l'Eglise seule doit prononcer souverainement. Elle l'a déjà fait pour l'obligation du sermon dominical, sauf un arrêt autorisé durant les périodes de grandes chaleurs, en été. L'Eglise seule peut instituer une *Fête du Christ-Prédicateur*, comme il y a une Fête du Christ-Roi ou un Dimanche des Missions.

Pour obtenir les deux buts qu'elle s'est fixés, la Croisade recourt, en premier lieu, à la prière de ses adhérents, en second lieu à une propagande intense spécialement dans les Séminaires. Récemment, elle a établi un concours, parmi les séminaristes, sur cette question : « Pourquoi une préparation sérieuse du sermon de la messe dominicale, pendant toute l'année, est-elle d'une grande importance ? »

La présidente de la Croisade a demandé et obtenu du Saint-Père, au cours de l'Année Sainte, 33 médailles de Pie XII destinées à récompenser les 33 meilleures réponses à la question posée. Jusqu'ici

874 réponses sont parvenues à la direction. Le mouvement est lancé... Tout ce que l'on fera pour élever la qualité du sermon dominical sera un gain pour l'apostolat chrétien. Bornons-nous, en terminant cet appel, à citer quelques définitions du « bon sermon ».

« Il faudrait nous faire le catéchisme, a écrit Louis Veuillot, nous prêcher l'amour de l'Eglise, le devoir de bien connaître la religion, le devoir de la défendre. Nous avons besoin d'être mis en défense surtout contre la tiédeur. Car hors du temple nous sommes encore d'honnêtes gens, mais nous ne sommes plus des chrétiens... Je voudrais que le prédicateur ne perdît jamais de vue ce qu'il a surtout à faire : *c'est de rendre chrétiens les chrétiens* » *(Les libre-penseurs,* p. 417).

Et ceci du cardinal Maury :

« Le meilleur sermon est toujours celui que l'auditeur retient le plus aisément. » — « Ce n'est que par la véhémence des passions, et, si j'ose parler ainsi, *par une raison passionnée* qu'on peut être éloquent ! » *(Essai sur l'éloquence,* VI et IX).

Et enfin, de S. Jean de la Croix :

« Quand le prédicateur est de meilleure vie, plus grand est le fruit qu'il obtient, si modeste que soit son style, si pauvre, sa rhétorique, si commune, sa doctrine ! » *(Montée du Carmel,* III, 45, § 4).

Songeons à l'exemple du saint Curé d'Ars !

X

Pendant que nous travaillons à l'extension du royaume de Dieu, royaume de la justice et de la paix, les grands de ce monde poursuivent leurs calculs ténébreux. Dans son n° de novembre, la revue *Sélection* résume d'après le *Saturday Evening Post* le témoignage d'Arnhost Heidrich, qui fut le secrétaire général du ministère des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie et l'ami intime de Jan Masaryk, dont l'on n'a pas oublié le tragique suicide. Le témoignage porte sur ce qui se passa à Moscou lorsque Staline intima au gouvernement tchèque de ne pas accepter l'application à son pays du plan Marshall.

Ce qui nous intéresse ici, c'est une sorte de photographie de Staline, en conférence avec un gouvernement « satellite ». La chose se passe en juillet 1947. Un avion russe arrive à Prague, pour emporter à Moscou une délégation comprenant Clément Gottwald, président du Conseil tchèque, Masaryk, son ministre des Affaires étrangères, et Heidrich, le secrétaire général qui nous en fait le récit suivant.

A Moscou, la délégation est fort bien reçue et logée. Mais pendant le déjeuner, Gottwald est convoqué d'urgence par Staline. Il lâche tout, naturellement, pour se rendre à cet appel du grand chef ! Deux heures plus tard, il rentre bouleversé, et s'écrie : « Dites-moi, Heidrich, nous ne nous sommes nullement engagés à adhérer au plan Marshall ? » Heidrich lui répondit qu'aucun engagement ferme n'était signé. Gottwald respira. Le même soir, à 11 heures, toute la délégation est convoquée par Staline. Le Kremlin s'ouvre. Interminables couloirs jalonnés de gardes au regard fixe, série de bureaux à traverser, dernier contrôle de police. Enfin, une dernière porte On est chez Staline. Une pièce toute simple, « uniquement meublée d'une grande table et de fauteuils de cuir ». Trois hommes sont là : Bodrov, interprète, « Molotov, plus glacé que jamais », et Staline. Après quelques mots d'accueil, on prend place. Interdiction muette de prendre des notes. Heidrich, recueillant ses souvenirs, se souvient de ceci : « Staline affectait un air et un ton « paternels » : « la bienveillance d'un maître d'école qui fait la leçon à des élèves assez attardés. »

« C'est seulement, déclare Heidrich, dans les rares moments où il fit peser sur moi l'éclat d'acier de ses yeux gris que j'eus le sentiment d'une puissance sans bornes et sans pitié. »

Staline va droit au but. Il a appris que le gouvernement tchèque avait l'intention de se rendre à Paris, pour y discuter sur l'adhésion au plan Marshall. « C'est là, dit-il, une initiative que je n'arrive pas à comprendre. » Gottwald murmure, en guise d'excuse, que discuter n'est pas adhérer. Staline, sans répondre, poursuit : « Comprenez bien les intentions des Américains, avec leur plan Marshall ». Et il explique lui-même ces intentions. L'Amérique est en face d'une crise terrible ; sa structure économique doit fatalement s'effondrer. Pour retarder l'inévitable échéance, les U. S. A. sont obligés de renforcer l'économie des puissances occidentales. Ils veulent même leur faire retrouver leur puissance. Pour cela, ils ont résolu d'écouler en Europe occidentale leur excédent de production. Si donc la Tchécoslovaquie acceptait d'entrer dans le plan Marshall, elle contribuerait « à retarder l'effondrement économique inévitable des Etats-Unis. Ce n'est là l'intérêt ni de l'Union des Républiques socialistes soviétiques, ni de ses alliés. »

— Ici, nous ouvrirons une parenthèse, qui ne se trouve pas dans le récit d'Heidrich, ni dans *Sélection.* Le raisonnement de Staline est exactement à 150 ans de distance, celui de Napoléon, dans l'établissement du Blocus continental. Pour Napoléon il s'agissait de fermer à l'Angleterre toutes les issues pour l'écoulement du trop-plein de sa production, pour la faire « crever » sur le tas de ses richesses. Mais le procédé était, si l'on peut dire, à deux tranchants, car en ruinant l'Angleterre, on acculait l'Europe à la pénurie. Ce fut alors la Russie d'Alexandre I^er^ qui refusa, à la longue, de se soumettre au Blocus continental, comme le pape, pour une tout autre raison, s'y était refusé aussi. Finalement, ce fut le promoteur du blocus qui vit se dresser contre lui une croisade des nations. Il semble qu'il arrive exactement la même chose, aujourd'hui, mais les rôles sont distribués d'une façon toute nouvelle. Le promoteur du Blocus continental, pour faire « crever » l'Amérique, sous le fardeau de sa production invendue, c'est Staline, c'est la Russie. Et ceux qui se refusent à ce Blocus, ce sont les peuples « libres », pour deux raisons : 1° parce qu'ils souffriraient encore davantage du Blocus que les Américains, et 2° parce que la mainmise de Staline sur leur politique leur paraît infiniment plus dangereuse que la mainmise de l'Amérique sur leur économie !

— Fermons la parenthèse, et continuons de lire *Sélection.* Staline, selon Heidrich, était absolument sûr du caractère inéluctable du désastre économique des U.S.A. Il voyait en outre, dans le plan Marshall, la volonté de l'Amérique d'organiser, en Europe occidentale, ce qu'il appelait « des posi-

tions de puissance ». Puis il ajouta, en martelant ses mots :

« Notre première tâche doit être de ruiner les « positions de puissance » américaines tant en Europe qu'en Asie. Après quoi, l'Angleterre et la France seront trop faibles pour résister à notre pression... Nous devons tout faire pour parvenir à cette fin. Mais il nous faut calculer les conséquences de nos initiatives, afin qu'elles n'aillent jamais jusqu'à réveiller l'opinion publique américaine, comme le fit Pearl Harbour. »

Staline avait appuyé sur ces deux derniers mots, en les prononçant à l'anglaise et en souriant d'un air satisfait, comme quelqu'un qui vient de lancer une bonne plaisanterie. Il se pourrait bien que nous ayons là une clé de la politique de Staline : contrecarrer en tout l'action diplomatique, économique et politique de l'Amérique, mais éviter à tout prix une explosion du sentiment national américain, comme après Pearl Harbour. Pour le reste, compter sur « le cours inévitable de l'histoire » — à condition de la diriger en temps opportun.

Ajoutons que les Tchécoslovaques ne furent admis à faire valoir aucune objection. Leurs remarques timides sur le « besoin de devises » furent rabrouées vertement. Molotov fut encore plus catégorique, si possible, que Staline. Les délégués tchèques eurent jusqu'au lendemain à 16 heures pour accepter l'ultimatum qui leur était fait. Toute opposition était impossible. En sortant de cette conférence, Masaryk posa à Heidrich la question :

— « Quel est votre sentiment ? » Et comme Heidrich ne répondait pas, il ajouta : « C'est la fin de la Tchécoslovaquie ! » On était, nous l'avons dit, en juillet 1947. En février 1948, un coup de force donnait tout pouvoir, à Prague, au parti communiste. Le 10 mars, Masaryk ayant perdu toute illusion et tout espoir se jetait par la fenêtre ! Conclusion lamentable, mais que les « hommes d'Etat » ont tout le loisir et toute raison de méditer.

XI

Nous avons commencé cette causerie par la célébration d'un centenaire, celui de la naissance de Foch, nous voudrions la terminer par celle de deux autres centenaires, tous deux à situer sur la côte ligure : le centenaire de la *mort de S. Léonard de Port-Maurice*, le 26 novembre 1751, et celui de la *naissance de Christophe Colomb*, en 1451.

S. Léonard est l'un des grands noms de la prédication catholique. Si nous avons parlé un peu plus haut de la nécessité du sermon et de l'efficacité d'une ardente prédication, il peut bien nous en fournir une preuve éclatante. Il a vécu environ 75 ans (1676-1751). Après avoir été cinq ans atteint de tuberculose, il fut guéri miraculeusement par « la Madone » et il lui resta 45 ans pour mener la vie du missionnaire en Italie. Il donna, au cours de cette belle carrière, exactement 326 missions. Le point culminant de ses succès fut la suite de prédications qu'il donna, à la demande de Benoît XIV, à Rome, en 1749, pour préparer le peuple à l'Année Sainte de 1750. Ce fut dans le cadre de ces prédications mémorables qu'il fit ériger au Colisée un Chemin de Croix, dont il prêcha les stations à 100.000 assistants !

Pour célébrer ce centenaire, la revue *L'Evangile dans la Vie*, de décembre 1951, publie une étude de 34 pages sur *la Spritualité de S. Léonard*, dont la signature, je suis bien obligé de le dire, est la même que celle de la présente Causerie.

« Nous autres, Français, nous ne pouvons pas ne pas rappeler ses victorieuses campagnes de conversion en Corse, en l'année 1744, et à Nice, qui n'appartenaient pas encore à la France, mais qui devaient dans la suite faire partie du territoire national. »

Je n'entreprendrai pas de résumer ici « la spiritualité de S. Léonard ». Je me bornerai à dire combien s'est vérifié en sa personne le mot cité plus haut de S. Jean de la Croix, selon lequel plus la sainteté du prédicateur est grande, plus efficaces sont ses prédications. Si l'on veut comprendre quelque chose à la merveilleuse puissance de conversion des pécheurs d'un S. Léonard, puissance qui est authentiquement attestée dans l'oraison de son office, il faut aller tout droit à sa vie intérieure. Et nous avons, pour le faire, un document que l'on pourrait presque qualifier d'unique : le cahier contenant ses *Résolutions de retraite*. On dira peut-être que c'est une imprudence extrême de prendre un cahier de Résolutions comme preuve des vertus et témoignage de la conduite réelle d'un homme. Nous en connaissons tant de ces Résolutions qui sont sans lendemain ou presque ! Mais les Résolutions de S. Léonard me semblent différer des nôtres à bien des points de vue : 1° elles sont très étendues et minutieuses, car elles forment un total de 61 pages, et sont au nombre de 66 ; 2° Léonard les a renouvelées constamment, à chaque retraite, de 1717 à sa mort en 1751, à raison de une ou deux fois par an ; 3° Il les a fait contresigner par ses directeurs et confesseurs ordinaires et extraordinaires, en sorte que sa signature est suivie de sept autres ; 4° Il a introduit, dans ces Résolutions, des pénitences très précises et très lourdes pour chaque manquement de sa part, si bien que même les manquements toujours possibles sont l'occasion d'un bien supérieur, celui de la pénitence bien faite.

Dans ces Résolutions, je relève d'abord un « comportement fondamental » qui consiste en deux points complémentaires : totale défiance de soi-même : *Sine me nihil potestis facere !* — confiance absolue en Dieu : *Omnia possum in eo qui me confortat !* Après quoi, il passe en revue les principaux actes de chaque journée : il en trouve trois essentiels : *la Messe, le Bréviaire, l'oraison mentale*. Il faut être un saint comme lui pour comprendre la dignité souveraine de chacune de ces opérations saintes. Ce que je trouve surtout à relever dans chaque résolution sur ces trois points, c'est : 1° le souci de *pureté* en vue de l'*oblatio munda* prédite par Malachie. 2° « Je ferai en sorte, dit S. Léonard, à propos de son Office, que le chœur *soit le lieu de mes délices !* » Et pour cela :

« Immédiatement, je me mettrai en la présence de Dieu, me recueillant en moi-même et faisant un acte de foi pour contempler la Sainte Trinité tout entière présente dans le centre de mon âme, je l'adorerai humblement. »

En somme, ce que nous pourrions appeler « la dévotion à l'état de grâce ». 3° Pour l'oraison, le saint prend ses mesures pour que l'*exercice de l'oraison le conduise à la vie d'oraison continuelle, de jour et de nuit*.

C'est avec de telles résolutions qu'on devient un saint... et un grand prédicateur !

XII

Si nous passons maintenant à Christophe Colomb, c'est pour résumer les conclusions d'une brochure du R. dom Mario Righetti, professeur d'Histoire au Grand Séminaire de Gênes, sous ce titre que je traduis de l'italien : *Une lumière nouvelle sur la naissance de Christophe Colomb.*

On sait que Christophe Colomb est appelé communément un Gênois. Mais comme la Corse appartenait alors (nominalement au moins, sinon dans son cœur), à Gênes, il ne manque pas de Corses pour revendiquer en faveur de Calvi, la gloire d'avoir donné le jour au grand navigateur. Tel n'est pas l'avis de M. Righetti. Il rappelle que le berceau de la famille Colomb n'était pas Gênes, mais Quinto, à 7 km à l'est de Gênes, sur les pentes qui descendent du Monte Moro jusqu'à la mer. Le grand-père de Colomb, Jean Colomb, était né à Mocconesi, dans la haute vallée de Fontanabuona. Il quitta ce pays pour venir s'installer à Quinto, vers 1415. Il y devint propriétaire d'une maison et de quelques champs. Le lieudit où il habitait s'appelait, et s'appelle encore *Terra Rossa* ou *Rossa* tout court, en raison de la couleur rougeâtre de la terre. Pour y arriver on prend une coursière — *Crosa* — qui se nomme, de nos jours, la *Crosa* ou la *Via dei Colombo* — la Coursière ou le chemin des Colomb.

A Quinto, Jean Colomb eut trois enfants : en 1416, Antonio ; en 1418, Domenico, qui fut le père de Christophe, et Battistina, qui épousa en 1448, un homme de Quinto appelé Pasquale Fritalo. Aucun document n'indique que la famille Colomb soit retournée à Mocconesi. Elle resta à Quinto, où sa trace peut être suivie jusqu'en 1528. Mais il s'agit de savoir si les deux fils de Jean Colomb sont bien restés, tous deux, à Quinto. Pour l'aîné, Antonio, aucun doute. Mais pour le second, Dominique, père de Christophe Colomb, il y a lieu à examen serré des textes. Le commandant Charcot du *Pourquoi-Pas?* a publié, en 1928, une petite vie de Christophe Colomb qui s'ouvre par les lignes suivantes :

« Bien que 13 villes ou villages italiens revendiquent l'honneur de sa naissance et qu'on ait cherché à prouver ses origines françaises, corse ou catalane, on considère généralement que Christoforo Colombo est né à Gênes. Il semble en effet bien établi qu'un pauvre plébéien, Giovanni Colombo, vivait à Quinto, petite ville près de Gênes, dès le premier quart du XIVe siècle. Il eut deux fils, Antonio qui resta à Quinto, et Dominico qui se fixa à Gênes vers 1439. Tous deux étaient tisserands. »

S'il était exact, comme le dit ce texte, que le père de Christophe Colomb s'était fixé à Gênes, dès 1439, la question serait réglée. Mais c'est cela même que conteste, preuves en main, dom Righetti. En effet non seulement Dominique est appelé dans les actes notariés du temps : Dominique de *terra rubra*, mais aussi ses deux fils (il en eut quatre) : *Christophorus Columbus de terra rubra* et *Bartholomaeus de terra rubra*. Nous savons ce que veut dire cette expression. Il n'y a pas de doute que cela signifie : *né à Terra Rubra*, hameau de Quinto. Divers actes notariés prouvent que Dominique Colomb habitait encore Quinto de 1445 à 1448. Donc il n'était pas installé à Gênes depuis 1439. Pour dom Righetti, on ne peut situer l'installation à Gênes de Dominique avant 1455. A cette date son fils Christophe avait de trois à neuf ans, car la date de sa naissance se situe entre le 29 octobre 1446 et le 29 octobre 1452. Christophe devait donc, lui aussi, porter le nom de Christophe *de terra rubra*. Or, c'est justement ce qui résulte des témoignages les plus sûrs : le célèbre Barthèlemy Las Cases, ami intime de Colomb et dépositaire de ses lettres privées a dit de lui :

« Cet homme distingué était gênois de nationalité et provenait d'une petite localité de la province de Gênes. Quel était le nom de cette localité ? On ne le sait. On sait seulement qu'avant de parvenir à la situation qu'il s'est faite dans la suite, il se faisait appeler « *Columbus de Terra rubra* ».

Autre témoignage catégorique, celui de Fernand, le propre fils de Christophe Colomb :

« Je dois dire que j'ai vu des Actes dans lesquels l'Amiral (son père), avant de posséder ce titre, se donnait le nom de « *Columbus de Terra rubra* ».

Tout ce que l'on pourra dire désormais ne pourra prévaloir contre ce faisceau convergent de preuves. Dom Righetti affirme que l'on voyait encore, il y a 50 ans, au lieudit *Terra Rossa* — Terre rouge — village de Quinto, les restes de la maison des Colomb. Il en donne une reproduction datant de 1896. Actuellement une maison de campagne moderne, appartenant à M. Gian Valfrè Canonero, est construite sur les murs de base de la vieille maison où naquit le grand navigateur. La tradition populaire des habitants de Quinto a toujours placé là son berceau. Au fond de la petite ferme qui dépend de la maison, on voit une source d'eau fraîche et saine, captée en un puits rond, que l'on appelait dans le peuple : le *Pozzetto dei Colombo* — le petit puits des Colomb. L'abbé Mario Righetti, dont nous venons de résumer les conclusions déplore que l'on n'ait jamais, en dépit de ses objurgations, apposé un marbre commémoratif sur l'emplacement de la naissance de Christophe Colomb, et qu'il ait tout au plus obtenu que le nom de *Crosa dei Colombo* soit maintenu pour la coursière conduisant au lieu de cette naissance. Il reste que Christophe Colomb était génois, c'est-à-dire de la République de Gênes, mais qu'il était né à *Terra Rubra*, hameau de Quinto, probablement le 29 octobre 1451. Et c'était un centenaire à commémorer !

L. CRISTIANI.

QUESTIONS de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Que penser de cette assertion d'un pieux laïc : « Vous autres, vous cherchez beaucoup de raisons pour dire pourquoi vous croyez. Moi, je crois *tout* ce que l'Eglise enseigne et que je trouve dans mon catéchisme. Et voici pourquoi : Je crois aux apparitions de Lourdes, de Pontmain, de Fatima, etc... Puisque la Sainte Vierge a apparu, elle a donc existé ; elle vit toujours au ciel... Alors je crois à son divin Fils, à tous les mystères : Trinité, Incarnation, Rédemption, Assomption, ...Je crois tout. »

Ce brave homme ne cherche pas midi à quatorze heures. Mais est-ce là ce qu'on entend par la vertu théologale de foi, *qua, Dei aspirante et adjuvante gratia, ab eo revelata vera esse credimus, non propter intrinsecam rerum veritatem, naturali rationis lumine perspectam, sed propter auctoritatem ipsius Dei revelantis qui nec falli nec fallere potest ?*

Et ceci me remet en mémoire une leçon d'une dame catéchiste sur l'Eucharistie. Elle lisait, à la fin du chapitre, le récit du miracle de Faverney, en 1608. « Jésus est bien là, dans l'Eucharistie. C'est clair, vous le voyez, mes enfants, nous n'avons qu'à le croire », disait-elle en terminant.

R. — Le brave homme qui ne cherche pas midi à quatorze heures et la bonne catéchiste qui, après la lecture du miracle de Faverney, trouve naturel de croire à la présence de Jésus dans l'Eucharistie, ne sont pas loin, dirons-nous volontiers, de la véritable foi théologale. Ou, plus exactement peut-être, seule une terminologie scolastique les sépare du théologien qu'est notre correspondant.

De l'acte de foi, en effet, il faut distinguer les *motifs de crédibilité*, variables pour chaque croyant, mais dont l'essence comporte toujours une sorte de miracle d'ordre physique, intellectuel ou moral, attestant que la révélation divine est à l'origine des vérités qu'il faut croire.

Or que dit le brave homme qui-ne-cherche-pas-midi-à-quatorze-heures ? Tout d'abord, il affirme sa foi : « Je crois tout ce que l'Eglise enseigne et que je trouve dans mon catéchisme ». Il croit, mais limite l'objet matériel de sa foi : tout ce que l'Eglise enseigne et qui se trouve dans le catéchisme. Il n'est donc pas question d'englober dans l'objet de sa foi les apparitions de la Vierge, lesquelles n'appartenant pas au domaine du révélé, ne sauraient être objet de foi divine et catholique. Sans doute, il ne parle pas de l'objet formel de sa foi : mais dès là qu'il affirme une foi conforme à celle de l'Eglise et à l'enseignement du catéchisme, il croit, *comme nous*, les vérités que Dieu a révélées et parce qu'il les a révélées. S'il affirme quelque différence entre notre foi et la sienne, c'est donc uniquement par rapport aux motifs de crédibilité. Or ces motifs sont, on l'a dit tout à l'heure, variables. Pour lui, il en trouve de suffisants dans les apparitions miraculeuses de Marie, dont il accepte la réalité par un acte de foi toute humaine sans doute, mais qui lui donne une certitude personnelle et relative, très suffisante comme point de départ dans le processus de sa foi. Ces apparitions lui donnent la certitude de l'existence passée de la Vierge, de son existence présente dans le ciel. Et il conclut : les apparitions miraculeuses, les certitudes qu'elles provoquent en moi concernant le rôle terrestre et céleste de la Vierge Mère me montrent clairement qu'il est raisonnable de croire aux mystères qui sont liés à Marie, Mère de Dieu : Trinité, Incarnation, Rédemption, Assomption. Et il croit. En tout cela, rien que de très théologique. Mais il ne parle pas en théologien, et c'est toute la différence de sa foi et de la nôtre.

Rappelez-vous, cher confrère, telles paroles de N.-S. dans l'Evangile, paroles qui ressemblent beaucoup à celles de l'homme-qui-ne-cherche-pas-midi-à-quatorze-heures. Retenons - en deux simplement. Aux Juifs qui refusent de croire à sa parole, Jésus rappelle que « ses œuvres témoignent » pour lui (Jo., x, 25). A ses apôtres qui, par Philippe, l'interrogent sur ses relations avec le Père, le Sauveur répond : « Les paroles que je vous dis, ce n'est pas de moi-même que je les prononce. Mais c'est le Père, demeurant en moi, qui accomplit ces œuvres. Croyez-m'en : je suis dans le Père et le Père est en moi ; du moins, croyez-le *à cause des œuvres elles-mêmes* » (Jo., xiv, 12). Et nous savons à quelles œuvres le Christ fait allusion : aux disciples de Jean venus pour lui demander s'il est le Messie, il répond : « Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés » (Lc., vii, 22). Ainsi, du motif formel de la foi, la parole divine incluse dans son enseignement, le Christ passe aux motifs de crédibilité, les miracles accomplis par lui : « Si vous ne croyez pas à ma parole, du moins croyez à cause de mes œuvres ».

Le brave homme et la dame catéchiste dont parle notre correspondant, partent, eux aussi, d'œuvres extérieures, où la puissance divine se manifeste, pour remonter aux mystères qui s'imposent à leur foi. Ils sont dans la ligne de l'Evangile, et leur foi, si simple qu'elle apparaisse dès l'abord, répond pleinement aux exigences théologiques savamment formulées par notre consultant. A. M.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

D. Emmanuel GISQUIÈRE, Abbas Averbodiensis. — **Deus Dominus.** *Prælectiones theologicæ.* — T. I, **De Dei existentia, De Dei essentia et attributis entitativis.** — T. II, **De divinis operationibus.** — Deux vol. in-8 de 495 et 512 p. — Paris, Beauchesne, 1950.

Le R^me^ P. Abbé du monastère des Prémontrés d'Averbode publie les leçons de théodicée données en son abbaye.

Cette théodicée vient à son heure. Sans doute, la philosophie catholique connaît les deux volumes considérables du P. Descoqs (même éditeur, voir *Ami*, 1933, p. 289, 1939, p. 636) ; mais si riche en documents que soit l'œuvre du regretté jésuite, elle manque parfois peut-être des nuances qu'une discussion plus approfondie nous a appris à introduire dans certaines critiques ; et sa fidélité à certaines thèses fondamentales de S. Thomas peuvent faire l'objet de quelque doute. Néanmoins les *Prælectiones theologiæ naturalis* resteront toujours une mine inépuisable de renseignements et de discussions utiles, avec un fond doctrinal substantiellement solide. L'œuvre du R^me^ P. Gisquière est à la fois plus simple, plus claire, plus complète. Plus simple : les textes documentaires sont indiqués seulement en note et les citations en sont réduites à l'essentiel. Plus claire : c'est un cours professé où les idées s'enchaînent logiquement et facilitent le progrès des raisonnements. Plus complet : le second volume aborde des questions auxquelles l'ouvrage du P. Descoqs n'était pas encore parvenu. Ajoutons que notre auteur s'inspire plus directement de S. Thomas.

A. Le 1^er^ volume concerne les preuves de l'existence de Dieu (1^er^ livre) ; et la nature divine (2^e^ livre).

Le traité de l'existence de Dieu débute par l'exposé des attitudes philosophiques : athéisme, agnosticisme,